

Hélène Élisabeth



**JOURNAL D'UNE
JEUNE FILLE
IRLANDAISE
(1845-1847)**

Hélène Élisabeth

Journal d'une
jeune fille irlandaise
(1845-1847)

© Hélène Élisabeth, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9963-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Version papier parue aux
Éditions PETRA
12, rue de la Réunion 75020 PARIS
<http://www.editionspetra.fr>
Dans la collection MÉANDRES
© Pétra, mai 2008 ISBN 978-2-84743-016-4

« Méandre »

© Pétra

Collection dirigée par Julien Daylies

Du grec *Maiandros*, désignant un fleuve de Turquie sinueux, le Menderes, le méandre est une sinuosité très prononcée d'un cours d'eau qui se produit lorsque la pente est très faible. De même, « Méandre » a pour vocation d'éditer des romans historiques : le long du temps historique, le récit s'écoule et forme des sinuosités qui, au détour de la narration, évoque des situations présentes à résonance sociale et contemporaine.

Cette collection a pour vocation de mêler l'écriture d'étudiants, de chercheurs, d'enseignants-chercheurs et, plus généralement, de tout amateur éclairé, au travers d'une version romancée. Elle vise donc à toucher le plus grand nombre. Dans le cadre du roman historique, les thèmes abordés n'ont pas de limites formelles, mais s'efforcent néanmoins d'intégrer des concepts historiques, des problématiques sociales et contemporaines, dans l'idée de pouvoir apporter un fond toujours pertinent et une forme distrayante.

Pour Lena et Nolwenn

PARTIE I

Juillet 1845 – Octobre 1846

Youghal, jeudi 17 juillet 1845

Pour mes dix-sept ans je viens de m'offrir ce magnifique journal. J'ai pris un soin particulier à le choisir parmi tant d'autres. Évidemment, mon envie immédiate fut d'écrire quelques pages dès mon retour à la maison. Chose hélas impossible en raison de la présence du petit James et de sa sœur en visite à la maison. Avec eux deux à mes côtés, impossible de rédiger quoi que ce soit ! Cette journée douce et pluvieuse était pourtant propice à l'écriture. Je m'étais installée sur la table de la cuisine avec un foulard en guise de nappe pour protéger mon journal. Une tasse de thé et un biscuit à portée de main, tout était parfait pour quelques instants de tranquillité. Tant pis, remettons cela à plus tard !

Youghal, vendredi 18 juillet 1845

J'envie mes deux frères qui sont maintenant indépendants et peuvent vivre comme bon leur semble. John, le plus grand de nous trois, habite Dublin depuis six ans où il dirige une entreprise de négoce. Il s'en sort très bien, ce qui ne me surprend guère tant il est dur en affaires, comme en famille d'ailleurs.

Patrick, de cinq ans mon aîné, étudie la médecine. Des deux, c'est lui qui me manque le plus. Il ne revient à la maison que le temps des vacances. Il paie ses études en travaillant dans une librairie durant ses heures libres. Papa et Maman ne sont pas très fortunés. Papa est certes médecin mais, si sa clientèle est composée de quelques familles bourgeoises, l'essentiel de ses patients est relativement modeste.

Maman a éprouvé beaucoup de chagrin à voir partir ses deux fils si loin, elle espérait qu'ils resteraient à Youghal.

Oui, je les envie tous les deux, car j'aimerais voler de mes propres ailes moi aussi.

Youghal, vendredi 25 juillet 1845

Nous n'avons jamais réellement parlé de mon avenir. À dix — sept ans, je ne suis plus une enfant, il serait temps d'aborder le sujet. À mon âge, Maman passait probablement ses après-midi à rendre ou recevoir des visites mondaines, à apprendre le piano, le dessin ou je ne sais quoi encore. Notre niveau de vie et nos habitudes sont loin de cette vie feutrée et bien réglée par le code de la haute bourgeoisie. En quittant Dublin, Maman a abandonné cette vie protégée. Elle

aide désormais Papa le matin au cabinet médical. Elle l'assiste, gère ses visites, entretient son matériel et tient compagnie aux patients lorsqu'il est en visite. L'après-midi est réservé à la vie domestique. À l'aise mais non fortunés, nous n'avons pas de personnel à proprement parler, juste une bonne qui vient aider Maman tous les jours.

Maman a été élevée dans l'idée de s'accomplir au sein d'un mariage et d'un foyer. Il n'a jamais été question d'un autre avenir pour elle en dehors de sa famille. Pour ce qui me concerne, mes parents n'ont rien fait pour reproduire le modèle dans lequel ils ont grandi l'un et l'autre. Même si nous n'avons jamais vraiment envisagé mon avenir, ils n'ont jamais écarté l'idée que je puisse exercer une activité qui me permettrait d'être indépendante.

J'ai déjà posé quelques jalons en ce sens. Je me suis rendue la semaine dernière dans une institution pour jeunes filles afin de proposer mes services en qualité d'assistante d'anglais (à défaut de pouvoir briguer une meilleure place). Je connais la directrice par l'intermédiaire d'amis de la famille et j'espère que cela aboutira favorablement. Il faut vraiment que je parle à Papa et Maman et leur dire que je souhaite quitter la maison moi aussi. Mais je préfère attendre d'avoir quelque chose de concret à leur présenter. Je ne voudrais pas qu'ils s'imaginent qu'il s'agit là d'une lubie sans avenir.

Youghal, lundi 4 août 1845

Aucune réponse à ma candidature pour mon poste d'assistante. J'aimerais tant travailler et gagner ma vie ! Cette attente me pèse. En l'absence de nouvelle, il me faudra bien chercher ailleurs et multiplier les démarches. Mais vers qui me tourner ? Les relations de Maman ne me seront d'aucun secours. Elles seraient même effarées d'apprendre que je souhaite travailler au lieu de me préparer au mariage. Ce serait à leurs yeux une descente dans la hiérarchie sociale. Cela dit, avec mon franc-parler et mon manque de manières, elles me considèrent déjà comme peu fréquentable. Dès que j'aurai une activité, je serai exclue tacitement du cercle des oisives charitables comme j'aime à les nommer. J'ai la dent dure mais cela est plus fort que moi, je rêve tellement d'une existence moins conventionnelle.

En attendant, je dois avouer que je profite moi aussi du temps qui passe de façon très insouciante. Parfois, lorsque Maman n'est pas disponible, j'accompagne Papa dans ses visites et ma foi cela me plaît énormément. En outre, certaines de ses patientes semblent être plus à l'aise en présence féminine. Si je ne trouve pas de place en qualité de préceptrice, je pourrai peut-être me

tourner vers la médecine. Il est regrettable que les universités ne soient pas ouvertes aux filles. Ceci dit la question ne se pose pas étant donné l'état de nos finances. Mais infirmière, pourquoi pas ?

Youghal, lundi 11 août 1845

Quelle déception ! Aucune place n'est vacante à l'école de filles. Du moins c'est ce que j'en conclus après mon entretien avec la directrice. Elle m'a reçue ce matin dans ses appartements. Arrivée juste à l'heure, j'ai été accueillie par une bonne de mon âge et dirigée dans un petit salon austère où j'ai patienté plusieurs longues minutes. Cette attente ne m'a pas mise en confiance. Dès avant l'entretien, la réponse à ma démarche se faisait déjà cruellement pressentir. Finalement, au bout d'une trentaine de minutes, la bonne est réapparue et m'a conduite dans une autre pièce plus petite mais plus chaleureuse. Là, m'attendait Madame Dwyer, la directrice de l'école. Ma première impression ne fut pas très bonne et j'ai même eu envie de ressortir aussitôt ! Comment un personnage aussi peu avenant peut-il recevoir dans un lieu aussi charmant ? Elle semblait ne pas être à sa place dans cette pièce qui ne lui ressemble pas du tout. Les cheveux tirés en arrière, de petits yeux, des lèvres fines et pincées, elle me salua d'un ton sec. Tout en m'invitant à prendre un siège, elle me demanda les raisons de ma candidature. Il me sembla que son ton était ironique lorsqu'elle me demanda pour quelle raison une fille de médecin pouvait bien vouloir une place d'assistante dans son institution. Après lui avoir indiqué brièvement notre situation, je tentai de lui montrer combien mon projet était sérieux. Elle m'écouta attentivement, le visage fermé, m'interrompant une ou deux fois assez sèchement pour obtenir des précisions que je lui apportais. Malgré son attitude hostile, je poursuivis mes explications du mieux que je pus. Un silence pesant suivit mon exposé. Elle finit par le combler par des mots que j'aurais préféré ne pas entendre : l'établissement bénéficie déjà de tout le personnel dont il a besoin. Dépitée, et en colère même d'avoir dû subir cet entretien, je viens juste de rentrer. Je l'ai à peine saluée en sortant. Au diable la politesse !

Je suis vraiment déçue. Ceci dit, ce premier refus ne sonne peut-être pas le glas de mon émancipation.

Youghal, mardi 12 août 1845

Contre toute attente, j'ai reçu ce matin un mot de Mme Dwyer me demandant de repasser chez elle à l'heure du thé. Sa missive était largement plus courtoise